

Cet article fait partie du premier volume de la
Revue internationale d'études du dix-huitième siècle (RIEDS),
ISSN 1797-0091 (pdf), intitulé
Boundaries in the Eighteenth Century – Frontières au dix-huitième siècle
et dirigé par Pasi Ihalainen *et alii*,
ISBN 978-952-99901-0-8 (pdf).

*

Le volume intégral se trouve à la page
<http://www.helsinki.fi/historia/1700/irecs-rieds/>

© Société finlandaise d'étude du dix-huitième siècle (Suomen 1700-luvun tutkimuksen seura ry), Société internationale d'étude du dix-huitième siècle et les auteurs.

Cette œuvre est protégée par le copyright. Les lecteurs sont libres de faire usage des idées qui y sont exprimées mais ne peuvent copier, distribuer ou publier l'œuvre en intégralité ou en partie sous aucune forme, ni imprimée, ni électronique ou autre, à l'exception de citations brèves indiquant clairement la source. Il est permis aux lecteurs de faire des copies électroniques ou imprimées pour un usage personnel et pédagogique. Tous les droits de reproduction commerciale du volume dans son intégralité sont réservés. Pour des articles isolés uniquement, ces droits sont la propriété des auteurs.

Mise en page par Jouko Nurmiainen. Tous droits réservés.

Ce volume a été publié par

la Société finlandaise d'étude du dix-huitième siècle
<http://www.helsinki.fi/historia/1700/>

&

la Société internationale d'études du dix-huitième siècle
<http://www.isecs.org/>

Helsinki & Oxford

2007

Charlotta Wolff

La transgression des frontières dans les récits des voyageurs suédois au XVIII^e siècle

Dans son ouvrage *L'Europe des Lumières. Cosmopolitisme et unité européenne au XVIII^e siècle*, René Pomeau nous présente le voyage en Europe au dix-huitième siècle comme la traversée d'une Europe cosmopolite, aux frontières mouvantes, mais riche en contrastes et en pittoresque¹. Cette représentation, qui reflète en grande partie la vision d'une Europe commune en cours de construction – René Pomeau écrivait dans les années 1960, peu après le traité de Rome et le traité de fusion des exécutifs – était peut-être valable pour les *globe-trotters* du dix-huitième siècle, les élites cultivées, mobiles et cosmopolites. Cependant, c'est une image dont les nuances deviennent de plus en plus contrastées quand on s'en approche de plus près, et qui, évidemment, ne vaut pas pour les voyages extra-européens.

Dans ce qui suit, nous nous attacherons à la notion de « frontière » et à l'expérience qu'en ont fait des voyageurs d'Europe du Nord au dix-huitième siècle. Cette étude sera, elle aussi, restreinte à des voyages à l'intérieur de l'Europe et aux voyageurs d'élite. En principe, le cosmopolitisme nobiliaire et lettré du dix-huitième siècle faisait abstraction des frontières. Au cours des voyages, le gentilhomme suédois qui sera ici notre voyageur prototype, conscient de son identité noble et protestante, se trouvait cependant immergé dans des réalités sociales et culturelles très différentes de celles auxquelles il était habitué. La découverte de sa propre étrangeté passait alors souvent par l'observation du

1. René Pomeau, *L'Europe des Lumières. Cosmopolitisme et unité européenne au XVIII^e siècle* (Paris, 1991), première édition en 1966.

détail, où l'anecdotique prenait une valeur significative. Dans certains cas, l'expérience de l'altérité pouvait amener à une réflexion identitaire, ce qui rend le récit de voyage intéressant pour l'historien par plus d'un aspect.

Les exemples cités ci-dessous ont été puisés dans les récits laissés par des voyageurs suédois qui ont traversé l'Europe du nord au sud en cheminant vers la France et vers l'Italie dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Les récits examinés sont des journaux de voyage manuscrits aussi bien que des lettres envoyées à des parents ou des amis par les voyageurs. Tous les auteurs sont nobles. Le voyage, surtout si l'absence de la maison durait plusieurs mois, voire des années, nécessitait à la fois des moyens financiers et des réseaux relationnels étendus. Pour la noblesse suédoise du dix-huitième siècle, le voyage et sa narration s'inscrivaient dans la tradition du voyage d'étude, la pérégrination académique, qui avec la transition de l'idéal du gentilhomme lettré et érudit vers celui du « galant homme » s'était transformée au dix-huitième en *grand tour* sous diverses formes². Fait de rencontres et d'apprentissages, le voyage d'étude était ponctué de limites à franchir. C'était aussi un sentier d'initiation au monde, un élargissement d'horizon mental, et dans ce sens, un perpétuel refoulement de la frontière.

La plupart des récits sont en français. Cette langue était en général maîtrisée par les aristocraties du Nord comme une « seconde langue maternelle », selon l'expression d'Elisabet Hammar³. Le goût de l'élite suédoise pour le français comme langue de correspondance et de la bonne société était accru par les intenses échanges culturels entre la Suède et la France au dix-huitième siècle⁴.

2. Le concept du *grand tour*, généralement utilisé pour les voyages des aristocrates anglais sur le continent, correspond bien à la représentation du voyage d'étude chez les noblesses d'Europe du Nord au dix-huitième siècle. Il faut cependant remarquer que dans le cas de la Suède, le modèle du *grand tour* à l'anglaise, dont l'ultime destination était l'Italie, ne vaut pas tout à fait, puisque les Suédois ne se rendaient que rarement jusqu'en Italie. Voir Charlotta Wolff, *Vänskap och makt. Den svenska politiska eliten och upplysningstidens Frankrike* (Helsingfors, 2005), p. 48–50 ; voir aussi Johanna Ilmakunnas, « Att utbilda en adelsman. Axel von Fersen d.y. på *grand tour* i början av 1770-talet », *I trädgården, i biblioteket, i världen. Festskrift till Rainer Knapas den 16 februari 2006*, red. Nina Edgren-Henrichson et alii (Helsingfors & Stockholm, 2006), p. 201–213. Sur le *grand tour* anglais, voir par exemple Jeremy Black, *The British Abroad. The Grand Tour in the Eighteenth Century* (Stroud, 1992) ; Anthony Burgess & Francis Haskell, *The Age of the Grand Tour* (London, 1967).

3. Elisabet Hammar, *L'enseignement du français en Suède jusqu'en 1807. Méthodes et manuels* (Stockholm, 1980), p. 4.

4. Wolff, *Vänskap och makt*, p. 39–61 ; *Solen och Nordstjärnan. Frankrike och Sverige på 1700-talet*, Nationalmusei utställningskataloger nr 568 (Stockholm, 1993).

Dans les citations, nous avons choisi de respecter « l'orthographe » de ces lettres, puisqu'elle témoigne des compétences linguistiques de l'auteur en même temps qu'elle donne une idée de la situation du français en Suède, voire même, dans certains cas, de son mode de prononciation.

Quelles étaient donc les frontières auxquelles le voyageur se trouvait confronté ? Constituait-elles des obstacles ou est-ce qu'elles invitaient, plutôt, à une transgression volontaire accompagnée d'une réflexion sur l'altérité, sur l'étranger comme miroir du moi, et sur les effets identitaires du voyage ? Le voyage est ici compris non seulement comme un déplacement dans l'espace, mais aussi comme un voyage intérieur, une découverte de soi-même parallèlement à la découverte de l'autre. Partant de cette idée, nous ferons d'abord un état des lieux, sous la forme d'un examen des diverses frontières que nous rencontrons dans les récits des voyageurs. Dans un second temps, nous nous arrêterons sur les actes de transgression. Finalement, nous soulèverons la question de la rencontre de l'autre comme miroir d'une recherche identitaire.

La frontière, lieu et fait de rencontre

En nous arrêtant aux frontières évoquées dans les récits de voyage, nous nous apercevons vite de leur relativité. Plutôt que de parler d'une Europe très cosmopolite aux frontières perméables ou inexistantes, il est possible d'affirmer qu'il y avait dans l'Europe du dix-huitième siècle des frontières parfois fortes et même insurmontables, mais qu'elles n'étaient ni les mêmes, ni comparables à celles que nous éprouvons aujourd'hui comme des obstacles. Notamment les frontières nationales et territoriales avaient un autre sens qu'aujourd'hui. De plus, les frontières linguistiques, culturelles et sexuelles supposées étaient consciemment transgressées par les élites, souvent d'un accord tacite, conformément à l'idéal d'une civilisation commune⁵.

Les frontières géographiques et naturelles constituaient parfois des obstacles physiques réels, telle la mer qui devait nécessairement être traversée par tout voyageur souhaitant se rendre de la Suède sur le continent (exception faite de la Poméranie suédoise). La mer était traversée soit par le bateau des postes d'Ystad à Stralsund, soit à Öresund, en passant par le Sjælland et les Belts, les deux routes s'unissant à Hambourg. La traversée du Sund était parfois dramatique, comme lorsqu'en janvier 1767 le jeune comte Clas Julius Ekeblad dut

5. Pour un exposé large et récent sur la mobilité et les contraintes du voyage au dix-huitième siècle, voir Daniel Roche, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages* (Paris, 2003).

attendre le dégel pendant une semaine sur la petite île de Sprogø au milieu du Grand Belt⁶.

Les frontières géographiques correspondaient souvent à des frontières politiques et territoriales, comme dans le cas du Sund après 1658, mais aussi, souvent, les frontières territoriales et politiques étaient mouvantes, parfois très incertaines et hésitantes, avec des enclaves et des chevauchements de territoires familiers à l'historien des relations diplomatiques. Les zones d'occupation en temps de guerre constituent un aspect particulier des frontières politiques. La traversée en était parfois aventureuse, parfois plus aisée, comme lors de l'arrivée à Cologne du comte Clas Ekeblad et son jeune beau-frère, le comte Fredrik Pontus De la Gardie, en mai 1747, au cours de la guerre de succession d'Autriche. La ville de Cologne était alors occupée par les troupes françaises, commandées par le général comte de Lautrec. De la Gardie écrit à sa mère, restée en Suède :

Comme tous les passans doivent se rendre chez le General, M^r le Comte Ekeblad lui envoya son passeport et lui fit faire des excuses de ce qu'il n'étoit pas en état de venir le voir en pe[r]sonne M^r le General Lautrec repondit fort poliment, qu'il étoit bien mortifié, de ne pas pouvoir avoir le plaisir de le voir chez lui, et qu'il auroit souhaité, qu'il voulut bien venir se rafraichir un peu [sic] dans sa maison. Une quard'heure après M^r Lautrec envoya à Monsieur le Comte Ekeblad son Aide Major General, pour le complimenter à son tour⁷.

Dans ce récit, les voyageurs distingués sont traités avec beaucoup de courtoisie et d'égards. La Suède était alors un des alliés fidèles de la France et le comte Ekeblad venait d'être nommé ministre plénipotentiaire à la cour de France, à laquelle il se rendait. Les choses n'allaient pas toujours si bon train. Le prédécesseur d'Ekeblad à Paris, le comte Carl Gustaf Tessin, avait été obligé de quitter la France par voie maritime, dans la crainte d'être assassiné en route par des espions russes⁸.

6. Journal de Clas Julius Ekeblad, 21 janvier 1767, Bibliothèque Royale de Stockholm (KB), Engeströmska samlingen, vol. 1 e 14.7.

7. Fredrik Pontus De la Gardie à Hedvig Lillie, 27 mai 1742, Riksarkivet (RA, Stockholm), Ekebladiska samlingen, vol. 7.

8. Tessin était l'un des artisans du rapprochement entre la Suède et la France à la diète de 1738. L'agent suédois Malcolm Sinclair avait été assassiné près de Breslau en Silésie au retour de sa mission à Constantinople en 1739. À ce propos, voir par exemple *Tableaux de Paris et de la Cour de France 1739–1742. Lettres inédites de Carl Gustaf, comte de Tessin*, éd. Gunnar von Proschwitz (Göteborg & Paris, 1983), p. 68, n. 3 ; *Carl Gustaf Tessin i*

Les frontières des entités territoriales auraient pu être moins incommodes si ce n'avait été pour l'argent. Le passage d'un pays à l'autre se ressentait alors durement dans les douanes, presque oubliées aujourd'hui dans l'Europe de la monnaie commune (combien de monnaies différentes ne fallait-il pas emporter au dix-huitième siècle !) et de l'espace Schengen. Les douaniers apparaissent dans les récits de voyage du dix-huitième siècle comme les pires ennemis des voyageurs et ils semblent faire de leur mieux pour rappeler les réalités tangibles du passage de la frontière. Un jeune officier de la Poméranie suédoise, rentrant chez ses parents après avoir servi dans les armées de Louis xv, se plaint dans une lettre à son père :

Les commis du Brabant m'ont presque pillé, a cause de quelques effets de peu de valeur, que j'avois neufs dans ma Malle et ces Mes[sieu]rs n'ont pas voulu, que j'apporte rien ni a ma mere, ni a ma sœur. Pour comble de malheur les retards que j'ai souffert m'ont fait manquer le *post-wagen* ordinaire [...]⁹.

Cette lettre, avec sa ponctuation et sa syntaxe à l'allemande, témoigne aussi de la facilité avec laquelle les plus polyglottes des voyageurs instruits passaient d'une langue à l'autre et parfois croisaient des expressions appartenant à deux idiomes différents dans une même phrase. En effet, les zones et frontières linguistiques semblent avoir eu peu de sens pour une élite dont la culture allait au-delà des particularismes nationaux. Au dix-huitième siècle, le français avait remplacé l'allemand comme langue de référence de la noblesse suédoise. Rares étaient ceux qui ne parlaient ni l'un, ni l'autre. Dans le cas de la noblesse poméranienne, il s'agissait même d'une triglossie, la langue maternelle étant l'allemand, la langue du royaume le suédois, et la langue de la correspondance et de la distinction sociale le français¹⁰.

Contrairement aux zones linguistiques, la frontière religieuse avait un sens profond pour les voyageurs scandinaves du dix-huitième siècle. Aussi est-elle tout à fait centrale si nous considérons le voyage comme une confrontation de cultures. À l'intérieur de la partie méridionale de l'Europe, l'Europe catholique et romaine, cette frontière était moins sensible ou n'existait pas. Pour

Paris. Konst och politik, inledning, tolkning och kommentar av Gunnar von Proschwitz (Stockholm, 2002), s. 295–296. Sur les diplomates en voyage, voir Lucien Bély, *Espions et ambassadeurs au temps de Louis XIV* (Paris, 1990).

9. Curt von Stedingk à Christoffer Adam von Stedingk, Groningen 20 mai 1773, RA, Stedingkska arkivet, pommerska släktarkivet, Christoffer Adam Stedings arkiv, vol. 22.

10. Wolff, *Vänskap och makt*, p. 41–43.

les voyageurs suédois, des luthériens qui se faisaient une idée très haute de la supériorité métaphysique d'un protestantisme qui leur faisait presque office d'identité nationale, elle était très importante¹¹. Le regard porté par les voyageurs suédois sur les « hétérodoxes papistes » est, au dix-huitième siècle, mitigé, allant de la suspicion et d'un rejet affiché à une fascination mal cachée. Cette attitude, très négative au dix-septième siècle, évolue au cours du dix-huitième siècle vers une attitude d'abord plus éclairée, distancée par rapport à la religion tout court, puis de plus en plus sensible aux mystères de la foi et aux phénomènes spirituels en général. À ce propos, nous pouvons comparer l'attitude du comte De la Gardie en 1742 à celle de son neveu, le comte Clas Julius Ekeblad à la fin des années 1760. En mai 1742 De la Gardie et son beau-frère avaient laissé derrière eux les pays protestants et étaient arrivés à Louvain :

Nous vimes ici pour la premiere fois la superstition des Catholiques Romains, par rapport au culte des images. Logés vis avis la porte d'une eglise nous apperçûmes fort aisement le zele aveugle de quantit[é] de personnes, qui en se relevant l'un l'autre vinrent se mettre à genoux devant une image, et y demeurèrent collés à la muraille pendant un quart d'heure aussi immobiles que la Ste Statüe de la vierge qu'ils adorerent. Je ne saurois dire, si la Ste Statüe se trouva lasse à la fin de tant d'honneurs qu'on lui fit, ou si l'heure des adorations et des courbettes etoit passée mais a ce que nous pumes voir par l'effet elle avoit apparemment donné quelque ordres secrets à ses gens de venir la mettre en deshabillée. Aussitôt on vit paraître deux jeunes garcons fort alertes et agiles pour leur employ, quoiqu'un peu etourdis, et n'ayant pas assez de respect pour la bonne dame. L'un d'entre eux ayant grimpé sur le mur fut se planter dans la niche ou etoit la sainte en question. Ce drôle entra en detail de l'affaire sans façon, il com[m]ença à depouiller la pauvre dame de tous ses habits de ceremonie, il la mit enfin toute nüe. Si j'avois eu les memes sentimens pour la religion, j'aurois été extrêmement en colère contre cet etourdi. Mais comme

11. Sur la fonction identitaire du luthéranisme en Suède, voir Pasi Ihalainen, *Protestant Nations Redefined. Changing Perceptions of National Identity in the Rhetoric of the English, Dutch and Swedish Public Churches, 1685–1772* (Leiden & Boston, 2005) ; voir également Nils Ekedahl, « "Guds och Swea barn." Religion och nationell identitet i 1700-talets Sverige », *Nationalism och nationell identitet i 1700-talets Sverige*, red. Åsa Karlsson & Bo Lindberg (Uppsala, 2002), p. 49–69 ; Wolff, *Vänskap och makt*, p. 312–313.

je ne l'étois pas, je ne pus pas m'empêcher de rire lorsque je vis un domestique traiter sa maîtresse avec tant de familiarité. Après avoir assez badiné avec ses habits il lui mit sa robe de chambre et tout ce qu'elle avoit coutume de mettre la nuit, il mit les habits de cérémonie dans une cassette faite expres pour cela qui étoit à coté d'elle, et enfin il prit congé d'elle en lui donnant le bon soir et s'en alla avec son camarade qui lui avoit assisté. Il faut que la Dame soit bien bonne parce qu'ayant vu toutes ses insolences elle ne lui a pourtant dit la moindre parole¹².

Ce récit est plein de dérision et de sarcasme. Malgré sa prise de distance apparente (« si j'avois eu les mêmes sentimens... »), l'auteur prend la religion au sérieux et s'applique avec ardeur à ridiculiser le catholicisme. Nous retrouvons la condamnation dogmatique et intransigeante de « la superstition » et du « culte des images », fréquente dans le discours de l'orthodoxie protestante. Le comte De la Gardie recourt aussi à l'ironie (« la Sainte Statue ») et à l'irrespect (« la bonne dame ») pour souligner ce qu'il perçoit comme un rite vide de sens. Dans toute son incrédulité, il montre un certain degré de fascination vis-à-vis des gestes et des croyances populaires qu'à plus d'une raison il ne peut partager. Dans ce cas particulier d'un jeune homme écrivant à sa mère, connue pour fréquenter des étrangers catholiques à Stockholm, nous ne pouvons pas non plus exclure la possibilité que ce récit se veuille une critique voilée de l'influence des mœurs étrangères en Suède¹³.

Le neveu se montre un peu plus tolérant. Clas Julius Ekeblad, fils du ministre de Suède en France, se trouvait dans une diligence sur la route de Paris à Sedan, avec deux abbés, un officier, une dame, un marchand et un chirurgien.

Ajent appris que j'étois Suedois, ils me demanderent si dans notre paï nous ne trouvions jamais des sauvages de l'Amerique car selon eux La Suede étoit une des isles de l'amerique[,] si nous étions chretiens, et tent autres betises de la sorte comme ils entendirent que j'étois Luterien, Les deux Pretres commenserent jaque foi que nous arrivions au gîte de me parler Religion, et je m'appersut que

12. Fredrik Pontus De la Gardie à Hedvig Lillie, Paris 31.8.1742, RA, Ekebladska samlingen, vol. 7.

13. Sur la comtesse Hedvig Lillie De la Gardie, voir par exemple Ingemar Carlsson, *Parti – partiväsen – partipolitiker 1731–43. Kring uppkomsten av våra första politiska partier* (Stockholm, 1981), p. 98, 195.

leurs but estoient de me convertir, comme je voulois m'amuser à leurs depens je fis semblent d'avoir du gout pour leurs Religion, et je les ennimois à tel point qu'à la fin ils me demanderent si je n'avois point envie de changer, que je devois bien voir les erreurs qui sont dans ma religion, et qu'il estoit de mon devoir de chercher la Vrai lumiere, et d'abandonner les tenebres qui m'environne; La dessus je lui repondis que j'aimois trop ma Religion pour l'abandonner – que je respectois infiniment la Relig: Catholique, et que si j'y avois été eleve je serois aussi zele pour elle que je le suis a present pour celle de Luther, que je les priois au reste de ne plus m'en parler, puisqu'ils ne gagnerés rien en croient me convaincre, et mois je savois parfaitement bien que ce que je pourois leur dire ne serés jamais goûté, ainsi pour couper court nos commensames une autre conversation, plus amusante et qui ne pouvoit tirer à consequence comme celle de la religion¹⁴.

L'attachement au luthéranisme apparaît ici moins comme une question de dogme que comme un choix dicté par la tradition et le raisonnement pragmatique. Les deux religions se parlent mais ne s'entendent point, et leur dialogue se termine sur le constat de son inutilité. Néanmoins, c'est un constat paisible et tolérant, et la religion n'est ici qu'un sujet de conversation parmi d'autres, quoique plus délicat. La frontière religieuse demeurerait une frontière culturelle réelle : en dernier lieu, c'est elle qui séparerait le Français du Suédois francisé.

Les élites étaient souvent empreintes d'un esprit cosmopolite, mais le voyage les confrontait à des réalités matérielles différentes de celles auxquelles elles étaient habituées. En faisant du voyageur un étranger inconnu, le déplacement faisait ressortir la fragilité du statut social, fondé en très grande partie sur la crédibilité. L'expérience du quotidien en pays étranger va du sentiment d'altérité à la confrontation et finalement l'adaptation. Une belle illustration de l'acceptation possible de l'autre est donnée par le comte De la Gardie dans son récit sur le voile que portaient les femmes de Bruxelles, semblable à celui dont se couvraient les Vénitiennes peintes par Jean Barbault et imitées par le peintre suédois Alexander Roslin¹⁵.

14. Journal de Clas Julius Ekeblad, janvier 1768, KB, Engeströmska samlingen, vol. 1 e 14.7.

15. « Elles se mettent a la francoise à une voile pres de couleur noire dont elles se couvrent la tête de peur d'être vües. Les connoisseurs soutiennent, qu'un beau visage bien blanc et vermeil caché à moitié par une voile noire et qui pour cela ne se voit qu'à la

Ce voile en lui-même représente une frontière culturelle, au-delà de laquelle commence l'Europe catholique, le Midi, où les femmes se couvrent. Il symbolise aussi la limite de la familiarité acceptable et le seuil de la pudeur des jeunes femmes qui demeurent anonymes. Le gentilhomme voyageur fait leur connaissance par hasard, pour un jour ou deux, en logeant dans le garni dirigé par leur tante, mais elles restent, tout comme lui, conscientes de la distance qui les sépare socialement et culturellement et qui empêche de part et d'autre la fréquentation trop prolongée sous peine de porter atteinte à l'honneur et la renommée.

Ainsi, c'est peut-être avant tout la relativité des frontières sociales que rencontraient les voyageurs habitués à une sociabilité plus restreinte entre pairs. La transgression consciente de ces frontières subtilement établies est un trait caractéristique du récit de voyage, où on se les raconte avec une sorte de fierté enfantine.

L'acte de transgression – La transgression volontaire

En voyage, on fréquente des inconnus, mais parfois il faut faire comme si l'on se connaissait depuis toujours. Ainsi, la sociabilité du voyage est double. D'un côté, elle s'inscrit dans la fréquentation continue de la « bonne société », à laquelle appartient le voyageur de rang élevé, dans une sociabilité qui sert à maintenir les rôles sociaux établis et qui est maintenue par les réseaux personnels et par la lettre de recommandation. D'un autre côté, elle est ponctuée de rencontres plus imprévues avec d'autres groupes sociaux, *a priori* différents voire exotiques, tel le Suédois « des îles d'Amérique » pour les voyageurs français de la diligence de Sedan.

Les rencontres, sous formes de jeux d'échanges, allaient parfois jusqu'au travestissement de l'identité sociale dans le but de trouver des plaisirs passagers et des satisfactions rapides. Car les voyageurs du dix-huitième siècle s'encanaillaient avec plaisir, encore davantage quand ils étaient loin de chez eux. Nous connaissons l'attrait du carnaval de Venise auprès des élites aisées de toute l'Europe du dix-huitième siècle. Le comte Tessin et sa femme, la

derobée par une petite ruelle qu'on laisse ouverte à dessein ait quelque chose d'attrayant. Pour moi, je ne sais quel esprit familier me porta en faveur de ces machines.» Fredrik Pontus De la Gardie à Hedvig Lillie, 31 août 1742, RA Ekebladiska samlingen, vol. 7. Sur les Vénitienues de Barbault et la femme au voile de Roslin, voir Per Bjurström, *Roslin* (Höganäs, 1993), p. 172–182.

comtesse Ulla Sparre, y passèrent quelque temps en 1736, à l'occasion d'une mission diplomatique de Tessin à la cour de Vienne¹⁶. Sans aller jusqu'à Venise, l'ambassadeur Tessin et son successeur, le ministre plénipotentiaire Ekeblad, se détendaient dans le quartier populaire des Porcherons au faubourg Montmartre¹⁷. Dans les années 1740–1750, c'était un des lieux de loisir de la noblesse parisienne, qui y allait au cabaret et s'y divertissait en assistant à des pièces de théâtre de société¹⁸. À l'occasion de la Saint-Jean, peu avant le départ de Tessin, les deux diplomates allèrent voir les feux d'artifices tirés devant l'Hôtel de Ville et participèrent ensuite à la liesse populaire dans les rues de Paris¹⁹.

Aux rencontres qui se faisaient suivant le hasard des circonstances appartenaient aussi la visite improvisée au bordel, la fraternisation imprévue avec les co-voyageurs dans les voitures et bateaux de postes, et l'échange de courtoisies inattendues avec les propriétaires des hôtels garnis, qui ne sont pas toujours désagréables. Ainsi le comte De la Gardie apprécia tout particulièrement la compagnie des nièces de Mademoiselle Stordeur, la propriétaire du logis

16. Les Suédoises nobles conservaient en général leur nom de jeune fille après leur mariage. Le nom servait d'identifiant patronymique de la famille d'origine, que la dame noble ne cessait jamais de représenter. Concernant le voyage des Tessin à Venise (voyage de noce retardé), voir Sigrid Leijonhufvud, *Omkring Carl Gustaf Tessin*, vol. 1 (Stockholm, 1917), p. 40.

17. « Je vous fais mon compliment [...] sur la parfaite convalescence de Madame la Comtesse. Je ne Luy ai encore rien dit de nos soupers aux Porcherons et rue St Peres, mais si vous ne me mandés bientôt comment vous les gouvernés depuis mon depart, je decouvrirai le pot aux roses. » Carl Gustaf Tessin à Clas Ekeblad, Stockholm 15 octobre 1742, RA Ekebladiska samlingen, vol. 13.

18. Entre autres, *La Petite maison* du président Hénault y fut représentée en octobre 1740 dans une salle louée pour l'occasion, tout comme *Le Jaloux de lui-même* l'avait été ; on y trouvait également le théâtre obscène de l'abbesse Lacroix. Voir *Théâtre de société : rayonnement du répertoire français entre 1700 et 1799*, inventaire hypertextuel annoté établi par Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, Dominique Quéro et David Trott, avec la collaboration de Gilles Plante, publié le 1^{er} juillet 2001 mis à jour le 30 août 2003, < <http://www.chass.utoronto.ca/~trott/societe/societe.htm> >, consulté le 1^{er} février 2007.

19. « Le Samedi, veille de la St Jean a la Greve voir le feu augmenté de Douze ou Quinze fusées pour l'Eternel Turc ; Le soir Ekeblad et moy nous avisames a courrir les Rües, et il n'y a que le ministere qui nous empecha de danser en rond et sauter par dessus les barils enflamés ; mais le ministere rend serieux et maussade. » Carl Gustaf Tessin à Ulla Sparre, 29 juin 1742, cité dans *Tableaux de Paris et de la Cour de France 1739–1742. Lettres inédites de Carl Gustaf, comte de Tessin*, éd. Gunnar von Proschwitz (Göteborg & Paris, 1983), p. 336. Ces sérieux ministres étaient alors âgés de 46 et de 34 ans.

bruxellois *À l'Impératrice*²⁰. Car le voyage fournissait l'occasion d'une sociabilité plus ouverte que celle normalement pratiquée, le but avoué du voyage étant d'ouvrir les esprits et les sens. L'insouciance du lendemain, à passer ailleurs, invitait à la fête sous des jeux de mascarades. Pour les plus aisés et les plus puissants des voyageurs, le déplacement et le travestissement pouvaient aussi être un moment d'évasion, un contrepoids aux responsabilités et aux rites du pouvoir. Cela vaut particulièrement pour les princes voyageant sous un anonymat affiché, ce qui ne faisait d'ailleurs qu'augmenter l'ambiance de carnaval qui entourait leur suite²¹. Ainsi le comte et la comtesse du Nord, autrement dit le tsarévitch Paul et sa femme, visitèrent Paris en 1784 ; de même le roi Gustave III visitait Rome et Paris et prenait les eaux à Spa sous le faux-nom du « comte de Haga »²².

Se dépouiller un instant de son masque altier, voilà qui pouvait être difficile. Une autre occasion de transgresser la frontière sociale était offerte par la sociabilité du salon littéraire, où aristocrates et écrivains d'origine modeste se retrouvaient plongés dans la conversation philosophique et le débat esthétique. La rencontre avec les philosophes semble avoir été un des *must* du voyage à Paris et a laissé bon nombre de témoignages perplexes. Il n'était pas rare que les voyageurs nobles se montrent un peu désorientés par la courtoisie avec laquelle les hôtes des grandes maisons parisiennes s'occupent à la fois du courtisan et de l'homme du peuple. Le prince de Hessenstein, fils du feu roi Frédéric 1^{er} de Suède, en rencontrant le grand Diderot pour la première fois, le prit pour un médecin²³. Le prince Gustave, lui, dépeignit Marmontel comme un « énergumène » républicain et se dit fort choqué par la suffisance et le manque de modestie de ces écrivains²⁴. Ces récits en eux-mêmes brisent les conventions stylistiques, dans le discours rapporté : « M^r de Marmontel s'avise dans un moment de silence où le dissertateur [Diderot] but, de conter un pro-

20. Fredrik Pontus De la Gardie à Hedvig Lillie, 31.8.1742, RA Ekebladiska samlingen, vol. 7.

21. Sur les princes voyageurs, voir Lucien Bély, *La société des princes, XVI^e-XVIII^e siècle* (Paris, 1999).

22. Sur les voyages de Gustave III, voir par exemple *Resan till Italien. Gustaf Mauritz Armfjelts resedagbok 1783-1784, inledning och kommentarer av Rainer Knapas* (Stockholm, 1997).

23. Diderot monopolisait la conversation. Fredrik Wilhelm von Hessenstein à Carl Fredrik Scheffer, 6 août 1769, cité dans *Gustave III par ses lettres*, éd. Gunnar von Proschwitz (Stockholm, 1986), p. 71-72.

24. Le prince Gustave à la reine Louise Ulrique, 17 février 1771, cité dans *Gustave III par ses lettres*, p. 107.

pos qu'il avait entendu entre deux poissardes, dont l'une en colère avait dit à l'autre : *je te mettrai si bas que les morpions te fout à genoux [...] ²⁵*. »

Les atteintes à la bienséance et les provocations intentionnelles se marient particulièrement bien à un style de narration qui s'attache à l'anecdote exotique et au bizarre. C'est ce qui contraste avec la monotonie du récit, interrompt les étapes fatigantes, et retient l'attention du lecteur resté à la maison, avide de nouveautés en un temps où les voyages deviennent un fait social de moins en moins rare et les curiosités doivent être de plus en plus étranges pour satisfaire l'appétit du lecteur impatient. Après le rendu littéraire de la transgression, qui va de la provocation à la délectation, arrêtons-nous pour finir sur l'introspection qui accompagne souvent cette délectation.

Le retour sur soi

Tout voyage est suivi d'un retour. Dans un sens, le récit de voyage en lui-même constitue un retour, le repli sur soi dans l'intimité du cabinet ou plutôt de la chambre garnie dans laquelle le voyageur se retire pour retracer ses impressions de la journée au vif et au plus frais, pour les confier à son journal ou à un correspondant lointain, père, parent ou ami. Le récit de voyage faisait partie des exercices d'apprentissage du monde, du beau style poli, de l'art de bien dire et de bien parler. Savoir raconter agréablement la rencontre pittoresque nécessite une maîtrise de la retenue, du non-dit, du sous-entendu et du piquant. Il faut se souvenir que les lettres des voyageurs étaient lues à haute voix dans les assemblées, c'est à dire les soirées littéraires – également désignées sous le terme de « salons littéraires » – et qu'elles étaient ainsi non seulement le témoin, mais aussi le support de rencontres sans cesse renouvelées.

L'anecdote a valeur de divertissement. Mais c'est aussi un marqueur de ce qui était ou devait être perçu comme étrange et étranger, une borne frontalière entre le « nous » et « l'autre », comme dans le cas de la « Sainte Statue » ou encore les manies d'un maître des postes « plus juif que ceux de Hambourg » décrites par le comte De la Gardie²⁶.

Le voyage a ses effets. Il est un processus de socialisation et il est un processus de civilisation, en particulier pour des voyageurs conscients de venir d'une périphérie inculte ou tout juste défrichée vers des terrains de civilisation plus

25. Fredrik Wilhelm von Hessenstein à Carl Fredrik Scheffer, 6 août 1769, cité dans *Gustave III par ses lettres*, p. 71–72.

26. Fredrik Pontus De la Gardie à Hedvig Lillie, 31.8.1742, RA Ekebladiska samlingen, vol. 7.

ancienne, « où la douceur de la société console les hommes des maux attachés à l'humanité », comme disait le comte Gustav Philip Creutz de la France où il venait d'arriver au printemps 1766²⁷. Or, le stade de civilisation plus avancé n'était-il pas plus mûr, et par là même plus proche de la corruption que ne l'était l'état de nature que pensaient encore vivre les Suédois, aux mœurs plus « innocentes » que les Français ou les Italiens, à en croire les récits de voyage ? L'habitude du voyage de la noblesse suédoise conduit en effet à une réflexion sur ses effets moraux. Car le voyage sert avant tout de miroir au voyageur et, en tant que tel, il le conduit à une confrontation avec ses propres peurs²⁸.

La peur collective de la corruption des mœurs par les influences étrangères est très présente dans les débats animés de la Diète suédoise à la fin des années 1760, après l'arrivée au pouvoir du parti des « Bonnets », qui s'opposèrent à la politique francophile menée par les « Chapeaux » depuis près de trente ans. Entre autres choses, on s'interrogea sur les effets, jugés dévastateurs, des voyages sur la jeunesse, et on alla jusqu'à suggérer leur interdiction²⁹. Les ambitions de repli n'ont, évidemment, rencontré aucun succès, mais elles en disent long sur l'idée de confrontation, de passage et de transformation qui est encore attaché à la notion de frontière en Suède, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Elles témoignent d'une tension accrue entre les habitudes cosmopolites des élites et la montée d'un patriotisme nouveau, qui s'attachait au particularisme national en le chérissant.

* * *

Pour le voyageur du dix-huitième siècle, la frontière n'est pas nécessairement un obstacle. Au contraire, le passage de frontière est inhérent à l'idée du voyage et il est perçu comme un dépassement des limites sur tous les plans : le voyageur est constamment invité à vaincre ses limitations psychologiques et mentales, à braver les obstacles physiques, et à atteindre la sensation du sublime, que ce soit au sommet d'un volcan ou au faite de la réussite sociale.

27. Gustav Philip Creutz à Clas Ekeblad, 16 mai 1766, cité dans *Le Comte de Creutz. Lettres inédites de Paris 1766–1770*, éd. Marianne Molander (Göteborg & Paris, 1987), p. 11.

28. Pour une réflexion sur les mœurs, voir par exemple le journal de Clas Julius Ekeblad et ses lettres à son père, KB Engeströmska samlingen, vol. I e 14.7 et C XVII 1.4.

29. Concernant le débat politique sur le voyage, voir Wolff, *Vänskap och makt*, p. 300–316 ; Bo Peterson, « 'Yppighets Nyttan och Torftighets Fägnad.' Pamflettdebatten om 1766 års överflödsförordning », *Historisk Tidskrift* 104 (1984), p. 3–46.

Dans les récits de voyage des élites, qui cultivent un art de la narration divertissante, la transgression des frontières sociales et la mise en cause des limites conventionnelles de la bienséance font partie de la galanterie lettrée. La provocation et les retournements brusques de situation participent à l'esprit de carnaval. Le voyage est ailleurs, le voyage est une fête rêvée.

Or, le fantasme de l'étranger, c'est aussi une projection de toutes les peurs liées au sentiment d'infériorité qu'éprouvent parfois les voyageurs du Nord à leur arrivée dans les pays plus chauds et plus anciens, au sud du *limes* romain. Vaincre ses peurs est une nécessité pour les nations périphériques en quête d'une identité propre ou en quête d'acceptation. En fin de compte, le voyage est avant tout une recherche de soi-même : on a besoin de miroirs pour se connaître, même si ces miroirs faussent toujours un peu l'image.